

Maison et écologie

Thierry Paquot*

Institut d'urbanisme de Paris, Université de Paris XII (« Val-de-Marne »)

La maison, ou le logement, écologique et l'écoquartier ne tombent pas du ciel, ils relèvent d'une préoccupation écologique, tant individuelle que collective, qui s'apparente à une conviction, un engagement, un combat. Il ne peut y avoir de "maison écologique" que si toute la Terre devient la demeure des humains, heureux de l'honorer, en la jardinant avec patience et amour.

Il y a encore un demi-siècle l'écolier pouvait admirer sur une carte murale les divers "types" d'habitations dont son pays était si fier. Il existait peu ou prou un savoir-faire local, un style "régional" parfois récent et influencé par d'autres formes architecturales empruntées à d'autres terroirs ou résultant de la formation des architectes présents sur place. Les maisons paysannes, quant à elles, résultaient principalement des traditions vernaculaires et relevaient d'une économie domestique. La distribution des pièces, leur emplacement et leur taille, expriment une certaine structure familiale qui n'est pas étrangère à l'organisation du travail agricole, au système juridique de la propriété, aux techniques d'irrigation, etc. De même pour la cohabitation entre les humains et les animaux domestiques, souvent parqués au rez-de-chaussée, "chauffant" par leur seule présence l'étage supérieur réservé aux paysans¹. De nombreux musées d'Arts et traditions populaires témoignent encore de la richesse constructive à l'œuvre au cours des siècles passés. Ils exposent des matériaux et des outils et présentent des photographies et des maquettes qui donnent à voir, et à apprécier, l'habitat traditionnel non exempt d'innovations techniques ou de préoccupations esthétiques. Certains écomusées offrent aux visiteurs des répliques d'habitats grandeur nature. Ces reconstitutions

* th.paquot@wanadoo.fr

¹ On lira le remarquable ouvrage de Jean-René Trochet, *Maisons paysannes en France et leur environnement (XV^e-XX^e siècles)*, Créaphis, 2006.

abritent un mobilier d'époque et des mannequins portent les vêtements réalisés sur place par les populations autochtones. Dorénavant on range ces "vieilleries" au rayon folklorique et "on" – les décideurs de la ville, le secteur de la promotion immobilière et l'habitant "moyen" – s'efforce de privilégier un confort ménager considéré comme "moderne", et ce indépendamment de la localisation de la construction considérée.

L'art de bâtir est sans frontières

Il convient d'être prudent dans le jugement que nous portons sur ces "modèles" sans frontières. D'une part, il ne s'agit pas d'un phénomène récent, le mimétisme et la circulation des architectes et des artisans ont une longue histoire qui explique en partie la présence de palais, d'églises, de mosquées, de résidences cossues, de monuments quasi semblables dans plusieurs coins du monde. Ce ne sont pas là, des duplications à l'identique mais d'une influence, d'une source inspiration, d'une volonté d'imiter. Le château de Versailles – le bâtiment dans sa somptuosité tout comme la cour d'un monarque à l'étiquette convoitée, qu'il abritait – est copié : le Real Sitio de la *Granja* en Espagne, la Reggia de *Caserte* près de Naples, la Villa ducale de *Colorno* à deux pas de Parme, le *Hampton Court* en Angleterre, *Het Loo* en Hollande, le château ducal de Stuttgart, *Schleißheim* et *Nymphenburg* en Bavière, *Würzburg* en Franconie, *Schönbrunn* en Autriche et *Postdam* en Prusse... Le jardin de Versailles avec ses bassins et sa « machine » de Marly, le Petit et le Grand Trianon, seront à leur tour reproduits, plus ou moins fidèlement, plus ou moins totalement. Il en est de même pour la « Place royale », cet ensemble bâti qui accueille la statue équestre du souverain (Place des Vosges, Place Vendôme, Place des Victoires...), qui se multiplie en province (Lyon, Bordeaux, Montpellier, Nancy...) et dans la plupart des capitales européennes (Lisbonne, Bruxelles, Copenhague, Vienne, Berlin...). Dans ces deux cas, l'archétype en question, le château ou la place, représente plus que sa forme, il symbolise le rayonnement d'un pouvoir, l'affirmation d'une puissance ¹. D'autre part, les "patrons" se répandent d'une région à une autre, d'une culture à une autre, lentement, au rythme des déplacements des artisans, en s'acclimatant, c'est-à-dire en étant mélangé à d'autres modèles en

¹ Cf. Louis Réau, *L'Europe française au siècle des Lumières*, Paris : Albin Michel, 1938, p. 264 et s.

vigueur dans la région “contaminée”, ou comme une traînée de poudre, telle la mode, dont le principe même est d’être démodé rapidement... L’histoire mondiale des cultures est faite de ces emprunts importés et de leurs innombrables adaptations. Il en est tout autrement pour le revêtement d’un toit en tuiles plates, ou en zinc, pour une façade en crépi ou encore pour la distribution des pièces. La colonisation romaine exporte la maison à patio au Maghreb, ainsi que l’olivier et plus d’un terme latin dans la langue arabe. Il y aurait une cartographie des échanges voulus ou subis à établir à l’échelle planétaire, quant à la forme de l’habitation, ses matériaux et sa symbolique.

Les innovations techniques et les améliorations qualitatives des équipements d’une maison proviennent souvent de ces allers-retours entre cultures différentes. Les immigrés, dans ce cas, jouent un rôle essentiel d’intermédiaires. N’oublions pas que les marchands circulaient et ainsi faisaient connaître des produits venus d’ailleurs, les introduisant dans d’autres “milieux”. Hérodote constate qu’à Babylone, dont il visite les ruines, des poutres de cèdres servaient pour certains toits, alors même que cet arbre n’y poussait pas. Il repère d’autres matériaux importés, parfois de plusieurs centaines de kilomètres ! Les “matériaux locaux” viennent souvent de loin... Combien de baraques de bidonvilles ou d’habitations illégales sont bricolées avec des tôles et des parpaings dont on ignore tout localement ? L’art d’édifier n’est jamais donné une fois pour toutes et l’on peut observer des ajouts, des modifications, des utilisations inédites de matériaux, des usages jusqu’alors inconnus, qui viennent l’enrichir, sans nécessairement l’altérer ou le subordonner à une culture étrangère.

Étudiant le toit ¹, je me suis rendu compte que la carte des deux Frances, celle des tuiles plates ou d’ardoises et celle des tuiles creuses, n’avait plus aucune réalité. Il fallait entièrement la réactualiser. Et ainsi admettre que la production locale ne jouait plus son rôle de fournisseur exclusif pour la région et que les tuiles, comme toute marchandise, participaient à l’économie globalisée et qu’on découvrait, avec stupeur, des mas provençaux dans la banlieue de Bordeaux ou de Nantes et des pavillons

¹ Cf. *Le toit, seuil du Cosmos*, par Thierry Paquot, Éditions Alternatives, 2003. C’est Jean Brunhes dans sa *Géographie humaine*, PUF, 1956 qui fournit cette carte, p. 308 et p. 309 et Pierre Deffontaines, dans *L’Homme et sa maison*, Gallimard, 1972, qui suggère quelques éléments explicatifs.

cubiques – avec un toit terrasse – un peu partout dans l’Hexagone, quel que soit le climat, quels que soient les usages des résidents. Il est temps d’admettre que la dissociation est totale entre une forme bâtie et son contexte culturel. La signification du toit, d’une porte et d’un seuil ne compte plus, seule l’emporte l’image d’un certain confort ou standard de vie, d’une certaine modernité. Il conviendrait de mesurer cette perte symbolique qui affecte toute une culture, vite consolée par l’adoption – ou l’imposition – d’un autre “ordre des choses”.

À la suite de la diffusion à l’échelle mondiale d’une série télévisée, il n’est pas rare de voir surgir dans sa rue la réplique de la maison du héros, tout comme les nouveaux-nés sont dotés du prénom des principaux personnages... Il convient alors d’évaluer ce qui représente un plus et ce qui indéniablement ressemble à une perte. Cette comptabilité n’est pas simple à tenir, car les critères d’évaluation ne sont pas neutres et il serait vain, par ailleurs, d’éliminer la dimension affective attachée à la maison, son jardin, ses alentours.

La maison, c’est plus que la maison

En effet, la maison, dans de nombreuses cultures, ne correspond nullement à un simple abri, sorte de protection contre les intempéries et les animaux sauvages, mais à un foyer qui rassemble les membres d’une même famille et honore la mémoire des ancêtres, pour cela, elle est souvent équipée d’un autel domestique. L’habitation en grec se dit *domos* et désigne le bâtiment. La maisonnée, quant à elle (avec les temporalités qu’elle accueille : la cohabitation entre générations et les rythmes des activités des uns et des autres, plus ou moins réglés sur le calendrier des rites), se dit *oïkos*. L’on retrouve *oïkos* dans l’étymologie d’“écologie” (terme inventé par le médecin allemand, Ernst Haeckel, en 1866) et d’“économie” (mot qui existait chez les Grecs et correspond d’après Xénophon et Aristote à la “bonne” administration d’un domaine agricole, plus tard il décrira l’ensemble des conditions de production, de distribution et de consommation des richesses). Je suis tenté de combiner les sens de ces divers mots, si proches, en disant que *l’écologie est l’économie de la demeure terrestre*. « Être attentionné » avec tout ce qui relève de la maisonnée, les humains, le vivant, la Nature. « Être en accord avec les éléments » (quatre en Occident et cinq en Orient) et leurs incroyables combinaisons. Le *Feng Shui* conseille d’adapter la maison au souffle cosmique. Le géomancien s’évertue à combiner les vertus de chaque élément à chaque portion de la demeure. Nombreuses sont les sociétés pour qui l’habitat est avant tout un condensé de leur cosmogonie, un

résumé de leur symbolique, alors convient-il d'ajuster les ingrédients constitutifs de la maison (qu'ils soient matériels ou non) avec les intentions espérées des habitants-constructeurs. N'idéalisons pas ces derniers, ils peuvent aussi bâtir des habitations, non seulement rustiques, mais inhospitalières. La qualité d'un bâtiment dépend du site, du climat, des attentes des habitants, de son agencement eu égard aux autres maisons du village ou du hameau, etc. Nous connaissons tous une maison "hantée", dépourvue de charme, dans laquelle le froid règne, même en été. C'est là qu'une histoire écologique des territoires habités fait défaut. Elle n'est pas aisée à élaborer. Pourtant, elle permettrait de mieux comprendre non seulement le sentiment des habitants par rapport à la nature, mais surtout leurs manières de l'exprimer et d'en tenir compte. Ce sentiment de la nature est aussi une perception du temps (cyclique, liturgique, répétitif, surprenant, suspendu, contraint, etc.). Il s'agit de trouver la "juste" mesure de notre corps et de notre temps pour l'harmoniser avec la culture, grandement métissée, du monde à géométrie variable dans lequel nous baignons, comme un poisson dans l'eau. Je précise *primo* que l'*harmonie*, pour les Grecs anciens, n'est pas l'équilibre mais le joint (le jointement, le jointage) qui permet de faire tenir ensemble les planches d'une embarcation et la rend étanche et *secundo* que le *monde* a dorénavant de nombreuses configurations, changeantes comme les paillettes de couleur d'un kaléidoscope. En lui s'entremêlent le local actuel et le virtuel, il s'agit d'un monde paré de rêveries aux contours flous et de réalités froides comme des décisions administratives. Une enquête réalisée en France à partir d'un échantillon de plusieurs centaines de ménages, révèle que la notion d'"habitat" englobe à la fois l'appartement (ses pièces et leurs diverses destinations), ses à-côtés (la cage d'escalier, l'ascenseur, le hall d'entrée, le parking, la cave, le local pour les poubelles, etc.) et tous les itinéraires de la vie quotidienne (le parcours pour l'école, celui qui conduit à l'arrêt du bus ou à la station de métro ou de train, à la boulangerie, le boucher, etc.).¹ C'est dire si l'habitat – ce mot provient du vocabulaire des botanistes et signifiait, au début du XIX^e siècle, le "milieu" propice à la vie et à la reproduction d'une espèce – ressemble à s'y méprendre à la "niche environnementale". Chaque habitant réclame un logement, non pas pour simplement y résider, mais pour habiter.

¹ Cf. Barbara Allen, « L'habitat, c'est le logement et au-delà... », *Urbanisme*, n° 298 (janvier-février) 1998, p. 68 et s. Lire également Thierry Paquot, « Habitat, habitation, habiter. », *Informations sociales*, n° 123, mai 2005, p. 48 et s.

“Habiter” consiste à être présent-au-monde-et-à-autrui¹. Cette présence exige un cadre hospitalier et des alentours amènes. Le sentiment de mal-être traduit souvent un manque en habitabilité, un éclairage défaillant, une nuisance sonore, une architecture brutale, un urbanisme strictement fonctionnel, un mobilier urbain inapproprié ou encombrant, un “espace vert” sans amitié pour les habitants... Sans cesse la sphère privée interfère avec la sphère publique et réciproquement, contrairement à ce que pensent les technocrates et autres décideurs, c’est donc leurs interrelations qu’il convient de faciliter, d’enchanter. En effet, nous avons paradoxalement le désir de l’Autre et celui de la solitude. L’Autre reconnaît mes différences à l’aune de sa propre étrangeté, et ainsi me dote d’une singularité qui me reconforte et m’incite à poursuivre mon chemin vers lui, puisqu’il me mène aussi à moi. La solitude, qui n’a rien à voir avec l’isolement, est un repli dans l’épaisseur du temps, une halte salutaire durant laquelle je recolle les morceaux de ma vie disparate, stressante et agitée. La solitude représente le moyen indispensable pour un face-à-face réparateur avec soi-même. L’isolement du SDF (« sans domicile fixe »), qui n’est pas la solitude mais son impossibilité, manifeste bien cette difficulté d’une privatisation du repos sous le regard réprobateur, ou indifférent de tous, hors les murs d’un chez soi. Il en est de même pour le “bidonvillois” contraint à une promiscuité qui empêche toute pudeur et intimité.²

Écologie + domotique ?

Il est hors de question de raconter ici l’histoire de la maison. Disons juste que selon les cultures et leur histoire, sa construction respecte des règles strictes (son orientation peut être dictée par des considérations religieuses ou liées à la superstition ; l’emplacement des nattes respecte la séparation des hommes et des femmes ; la construction s’effectue sur

¹ Cf. Thierry Paquot, *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l’habiter*, Les éditions de l’imprimeur, 2005 ; et Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès (dir.), *Habiter, le propre de l’humain*, Paris : La Découverte, 2007.

² Cf. Mike Davis, *Le pire des mondes possibles. De l’explosion urbaine au bidonville global*, traduit de l’américain par Jacques Mailhos, Paris : La Découverte, 2006, qui consacre plusieurs pages à l’humiliation de ces populations privées de toilettes, « Vivre dans la merde », p. 143 et s.

pilotis pour se protéger de l'inondation ou des rongeurs ; le droit impose ici un alignement des façades, là une mitoyenneté de telle ou telle nature...) et que selon l'évolution de l'économie, son agencement et sa localisation diffèrent (avec l'affirmation de la boutique, le marchand se sédentarise et loge au-dessus ; avec l'industrie, le logement ouvrier est attenant à l'usine, puis avec le zonage, se créent les cités-dortoirs éloignées des bassins d'emploi...). L'apparition de normes et leur diffusion ne sont pas homogènes historiquement et encore moins à l'échelle mondiale. Encore à présent, un logement marocain urbain attribue plusieurs usages à une même pièce, alors que dans l'appartement européen, une seule fonction y est privilégiée.¹ Régulièrement, depuis la fin du XIX^e siècle, en Europe et aux États-Unis, l'on présente dans la presse ou lors d'expositions « la maison de demain ». ² Celle-ci, généralement, est équipée des techniques les plus sophistiquées, et aussi, il faut bien le reconnaître de nombreux gadgets, à l'utilité moins explicite... L'électricité (solaire, si possible) alimente tous les ustensiles de la cuisine-laboratoire et chauffe l'ensemble de la maison. Chaque pièce possède de larges baies vitrées, un revêtement du sol facile à entretenir et des murs ignorants des microbes... L'hygiénisme dicte sa loi : un air sain, un habitat aéré, clair et propre. La salubrité est la règle et tant pis pour le charme ! L'esprit géométrique s'impose, la maison devient cubique, le fonctionnalisme règne dans les écoles d'architecture et chez les promoteurs. Néanmoins, l'architecture vernaculaire produite par les habitants au sein de la sphère domestique continue son chemin, adoptant lentement de timides améliorations (l'adobe de terre stabilisée, les percements sur deux façades afin de permettre la ventilation intérieure, etc.) tandis que des hommes de l'art s'efforcent de fiancer la modernité avec la nature. Frank Lloyd Wright construit des maisons modestes ouvrant directement sur la clairière, d'autres considèrent l'architecture comme « l'art du lieu », et s'évertuent à intégrer la construction au relief et à ce qui l'environne immédiatement. ³ Depuis quelques années la

¹ Dans une littérature abondante, cf. Witold Rybczynski, *Le confort. Cinq siècles d'habitation*, Éditions du roseau, Montréal, 1989 (première édition américaine en 1986).

² Cf. *Culture technique*, n° 28 (Joseph J. Corn [dir.], « Rêves de futur »), 1993, traduit de l'américain par Françoise Arnaud-Demir.

³ Cf. Frank Lloyd Wright, *L'avenir de l'architecture*, traduction française, Les éditions du linteau, 2003 (première édition américaine, 1953) ; *L'art du lieu*.

...

préoccupation environnementale se renforce et des guides pour bâtir une maison écologique se multiplient dans les librairies. Les auteurs empruntent aux traditions ce qu'elles ont d'écologique et promeuvent de nouveaux procédés. Une des figures française emblématique du combat anti-mondialiste et alternatif, José Bové, édifie une maison en bois, verre et toit végétal, sans utiliser un seul clou, « *le chantier est silencieux* », s'étonne-t-il.¹ Quant à l'architecte, Patrick Ballester, il précise qu'« *avant de construire, j'étudie le magnétisme, les courants telluriques, les défaillances tectoniques.* » Le coût annoncé est de 1 000 euros le mètre carré, soit en gros 20 % de plus qu'une construction en parpaings et divers matériaux polluants. Une tendance se dessine pour un habitat plus spacieux et ouvert sur l'extérieur et mobilisant toutes les ressources renouvelables. Ainsi d'un côté, les pièces changent d'affectation, la chambre à coucher ne sert que pour dormir et peut-être réduite, la cuisine se combine à la salle à manger pour devenir la pièce à vivre hospitalière, la salle de bains s'agrandit et assure le bien-être maximum des utilisateurs. Des débarras réapparaissent, une loggia, des alcôves, un *dressing*, une buanderie, une terrasse, un jardin – y compris sur le toit ou sur un balcon plus imposant... – complètent dorénavant la maison individuelle tout comme l'appartement. D'un autre, on adopte le ciment biologique qui ne fréquente pas les résidus industriels, les briques isolantes en terre cuite et copeaux de bois et non pas le polystyrène, les peintures murales naturelles, la charpente en châtaignier (bois évité par de nombreux insectes dévastateurs), les panneaux de cellulose faits avec des sacs en jute et du papier recyclé et non pas en laine de verre et divers éléments qui entrent dans la fabrication du logement sans la moindre toxicité. Et pour la chauffer ? Des capteurs solaires, une chaudière à bois, une pompe à chaleur dans le sol, un double ou triple vitrage, des murs manteaux. Et pour l'éclairer ? Des lampes fluo-compactes, une commande centralisée de l'éclairage. Et pour le confort sanitaire ? Des robinets thermostatiques, des canalisations en matériau de synthèse, de l'eau chauffée par les capteurs solaires, les eaux pluviales récupérées et réutilisées pour les WC...

L'écohabitat n'hésite pas à pactiser avec la cyber-technologie pour non seulement contrôler les dépenses énergétiques de la maison et les réguler,

...

Architecture et paysage, permanence et mutations, traduction française, Le Moniteur, 1997 (première édition italienne, 1996) ; et Maurice Sauzet, *Habiter l'architecture, entre transformation et création*, avec Chris Younès et le photographe Christian Larit, éditions Massin, 2003.

¹ *Le Monde*, 5 septembre 2006.

mais aussi pour accroître ses qualités communicationnelles. L'écohabitat accueillera aussi bien le télétravail des parents que les cyber-études des enfants et doit être intelligemment branché, sans excès et avec tact, discrétion et beauté. Ces tendances sont minoritaires, ne rêvons pas ! Les enclaves résidentielles (*gated communities*) qui se multiplient partout dans le monde vendent avant tout de la sécurité, souvent au détriment de l'environnement (sauf quand celui-ci devient un argument de vente !). Les bidonvilles, principale forme d'urbanisation actuellement à l'œuvre à l'échelle planétaire, squattent des terrains insalubres pour y installer des abris précaires sans aucun confort, rarement viabilisés et encore moins débarrassés des débris générés par les habitants et l'ensemble de la ville. Le logement social, que pratiquent les rares États disposant d'une politique sociale, considère l'écologie comme un luxe inaccessible. L'écohabitat correspond à un état d'esprit et à un art de vivre qui résultent d'une prise de conscience concernant la fragilité de la vie humaine sur terre et de l'impératif à ménager les humains, le vivant et la Nature. Les écoquartiers sont nés de la Conférence d'Aalborg (1994) qui a élaboré la *Charte des villes européennes pour un développement durable*. Les deux premières expérimentations sont BedZed, près de Londres (82 logements et 2 500 m² de bureaux sur 1,7 ha), et le quartier Vauban, à Fribourg en Allemagne (5 500 habitants sur 38 ha). Dans les deux cas, la place de l'automobile est considérablement réduite, la marche et le vélo encouragés, toutes les constructions sont écologiques, les chantiers sont « propres et économes », les matériaux proviennent de la région (moins de 50 km), les économies d'énergie sont réalisées grâce à une bonne orientation, une excellente isolation et une subtile ventilation. Parfois l'habitat "passif" est doté de panneaux solaires. Le quartier bénéficie d'un chauffage urbain à base de géothermie. Les eaux de pluies sont récupérées et servent à l'arrosage. Les déchets font l'objet d'une gestion stricte.¹ Les habitants, d'eux-mêmes, exécutent de nombreux écogestes qui évitent des gaspillages et des pollutions "ordinaires". Il va de soi qu'une telle conception de la vie humaine se prétend universelle et ne raisonne pas en termes de "local" et de "mondial" dissociés de la recherche, toujours attentionnée, au déploiement le plus large possible de l'humanité de l'humain. En ce sens, sa mondialisation n'est pas inquiétante et peut générer d'originales expérimentations, comme autant de

¹ Cf. *Urbanisme*, n° 348, 2006, dossier « Écoquartier ».

résistances à une uniformisation du cadre bâti et autant d'innovations écologiques.

La maison, ou le logement, écologique et l'écoquartier ne tombent pas du ciel, ils relèvent d'une préoccupation écologique, tant individuelle que collective, qui s'apparente à une conviction, un engagement, un combat. Les formations aux métiers du bâtiment, de l'architecture, du paysage et de l'urbanisme ne les ont pas encore intégrés transversalement. La maison est la plupart du temps optionnelle. Comme un plus, alors même qu'elle en est le fondement ! Et c'est pareil pour les services municipaux, l'administration centrale, les magasins de matériaux et de bricolage... Certes, certains produits ont un label, tout comme certains immeubles affichent l'étiquette HQE (« haute qualité environnementale »), mais ces actions positives restent isolées, lorsque toute une société ne se met pas à l'écologie.¹ Il ne peut y avoir de « maison écologique » que si toute la Terre devient la demeure des humains, heureux de l'honorer, en la jardinant avec patience et amour.



¹ Cf. Thierry Paquot, *Petit manifeste pour une écologie existentielle*, Bourin-éditeur, 2007, dans lequel je décris la « norme » HQE, comme « haute qualité existentielle » !